ROSE M. BECKER

Noël, mon milliardaire et moi

BONUS

Éditions Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : cliquez-ici
Twitter : @ed_addictives

Rose M. Becker

NOËL, MON MILLIARDAIRE ET MOI, VOTRE CHAPITRE CADEAU !

zmag_001

La rencontre à travers les yeux d'Harrison : *La fille à la broche rouge*

Perdu au milieu des invités de ma grand-mère, je serre toutes les mains qui se tendent vers moi malgré ma réserve. C'est épidermique. Je déteste ces soirées. En fait, je déteste les soirées en général et les fêtes de fin d'année en particulier. J'ai l'impression d'étouffer. Où sont passés mes pulls et mes jeans confortables ? Jamais je n'ai autant regretté ma penthouse new-yorkaise, mon bureau et mon ordinateur.

Sans vouloir passer pour un geek asocial.

Devant l'immense sapin de Noël de Serena, je salue deux hommes que je ne connais pas – sans doute deux notables de West Yellowstone. Je réponds avec politesse à leurs questions. À l'évidence, ce sont de vieux messieurs sympathiques… et curieux. Trop curieux pour moi. Je crains toujours que mon passé ne ressurgisse au détour d'une conversation. Car que se passerait-il si la ville où habite ma grand-mère – et où je possède moi-même un chalet – apprenait la vérité sur moi ?

Même si je commence à avoir l'habitude de la chasse aux sorcières. Je retiens un petit soupir de soulagement au moment

où mes deux interlocuteurs s'éloignent pour se mêler à leurs congénères. Non pas que je sois d'une espèce différente, mais j'ai le sentiment de jouer un rôle, de ne pas être à ma place.

Nulle part. Jamais.

Les guirlandes électriques dans les branches du conifère clignotent frénétiquement au milieu des boules, des étoiles et des bonshommes de neige. Mes yeux se posent sur la crèche et ses santons disposés à l'autre bout de la pièce. Sans parler des boules de gui suspendues au plafond, entre les cloches et les anges. Il me faut un remontant. Tout de suite. Au même moment, un serveur s'approche avec un plateau chargé de coupes de champagne. Exactement ce dont j'ai besoin. Je tends le bras quand…

Une autre main.

Sur mon verre.

Étonné et prêt à céder, je me tourne et me retrouve nez à nez avec…

– Dites-moi que ce n'est pas vrai ! fait une voix sifflante.
– Encore vous !

Encore elle. La fille de la boutique d'antiquités. La très jolie fille de la boutique d'antiquités, devrais-je dire. Celle qui a failli me piquer mon cadeau pour Serena. Captivé par ses yeux verts et légèrement bridés, je me fige sans lâcher la coupe pétillante. Mary Elligson, si mes souvenirs sont bons.

Elle est sublime dans cette longue robe noire qui moule sa poitrine avant de tomber en un plissé vaporeux. Je remarque tout de suite son énorme broche : on dirait qu'elle a accroché une boule de Noël rouge au revers de son vêtement. Ce qui ne manque pas de personnalité.

Exactement comme elle.

Ses doigts se cramponnent plus fort au verre comme s'il en allait de sa vie ou de son honneur. À mon avis, elle n'est pas prête à la lâcher. Je réprime tant bien que mal un sourire, amusé par la coïncidence. À croire que nous sommes sans cesse amenés à nous croiser. Hasard ou destin ? Moi, je dirais plutôt coup de chance. Face à moi, elle fronce les sourcils, l'air furieux.

– Vous le faites exprès, espèce de… de grossier personnage !

Mon sourire s'élargit malgré son évidente colère. Une légère rougeur envahit ses traits, colorant délicieusement ses joues. J'ai toutes les peines du monde à ne pas rire. À l'évidence, cette fille est… différente. Parce qu'on m'a traité de bien des choses au cours de ma vie, mais jamais de grossier personnage. Je pensais l'expression éteinte depuis… euh… le Moyen Âge ?

– Grossier personnage ? Allons, allons… Je suis sûr que vous pouvez faire mieux, miss Elligson.

Ses yeux s'agrandissent, magnifiques, dévorant une partie

de sa figure. Elle ne lâche pas pour autant sa prise, refusant d'abandonner si facilement… tout comme moi, en somme. Voilà qui promet un autre moment explosif.

– Vous avez décidé de me dépouiller jusqu'au bout ? me lance-t-elle, excédée.

– Ce n'est pas ma faute si nous désirons précisément la même chose…

Je n'ai pas pu m'en empêcher. Et elle comprend que je ne parle pas seulement de champagne ou de cadeau, à en croire son regard troublé. Sa rougeur s'amplifie, charmante et en totale contradiction avec ses sourcils froncés et son air résolu. C'est alors qu'une voix retentit derrière nous.

– Mes deux invités préférés ! s'écrie ma grand-mère, ravie.

S'échappant de la marée des invités, elle nous rejoint dans une longue robe de soirée bleu foncé. À l'instar de mon ennemie officielle depuis mon arrivée, Serena a agrémenté sa tenue d'une unique broche en or. Elle semble comme un poisson dans l'eau au milieu de ses hôtes. Pressant ses mains l'une contre l'autre, elle pose un regard tendre sur moi et miss Elligson.

– Depuis le temps que je rêve de vous présenter l'un à l'autre.

Pa… Pardon ?

Ma grand-mère m'adresse un sourire radieux pendant qu'autour de nous, le brouhaha des conversations crée un fond sonore permanent. Pourtant, je reste concentré sur le visage de la femme qui ne cesse de se mettre en travers de ma route – pour le meilleur et pour le pire.

– Harrison, je suis ravie de te présenter ma chère Mary : c'est l'adorable jeune fille qui vient parfois me donner un coup de main à la maison.

Mary. « La » Mary. Celle dont Serena prononce le prénom une vingtaine de fois par conversation lorsque je l'appelle chaque semaine au téléphone ? Face à moi, l'intéressée blêmit.

– Et Mary… je crois que vous l'avez compris, il s'agit de mon petit-fils, Harrison Cooper, ajoute-t-elle avant de se tourner vers l'intéressée. Dire que je lui ai parlé de toi un million de fois est un euphémisme !

À son tour, elle écarquille les yeux, prise au piège comme moi par Serena. Apparemment, nous sommes tous les deux liés par une personne que nous aimons beaucoup. Ainsi, ma petite voleuse, la jeune effrontée qui m'a barré la route avec sa voiture pas plus tard qu'hier… n'est autre que l'amie de ma grand-mère ? Je secoue la tête, franchement amusé. J'en oublie un instant mon malaise, inhérent à ce genre de soirées.

– Je ne… commence-t-elle.

Je ne lui laisse pas le temps de continuer.

– Enchanté de vous rencontrer, fais-je en lui tendant une main franche.

Je lui offre une poignée de main qu'elle ne peut pas refuser malgré sa légère hésitation. En dépit de sa colère, elle ne peut pas manquer de saluer le petit-fils de Serena sous son propre nez. Même si cette comédie la met au supplice – et m'amuse au plus haut point. Je garde d'ailleurs sa main trop longtemps dans la mienne, juste pour l'embêter.

À moins que ce ne soit pour une autre raison ?

– Au fait, mon chéri… j'ai oublié de te remercier pour ton merveilleux cadeau.

Serena époussète une poussière imaginaire sur ma veste tout en m'adressant un regard chargé de tendresse. Cette allusion à mon cadeau fait perdre toutes ses couleurs à Mary. Elle vient enfin de comprendre le fin mot de l'histoire.

– Quand j'ai vu ce magnifique coffret à bijoux, j'ai tout de suite pensé à toi.

En même temps, je lance à Mary un discret clin d'œil. Sous le choc, elle arrondit la bouche et, l'espace d'un instant, je devine qu'elle lutte pour ne pas me sauter à la gorge et m'étrangler. Je la fais tourner en bourrique, la pauvre. Mais pour ma défense, elle démarre au quart de tour. En toute innocence, ma grand-mère l'interpelle :

– Je vous le montrerai, me déclare Serena. Cet objet est

une splendeur en bois ciselé avec de petites pierres précieuses incrustées sur les côtés.

– J'imagine très bien, répond Mary aigrement.

Je lui souris, telle l'innocence personnifiée. Et d'une voix suave :

– Quelque chose ne va pas, mademoiselle Elligson ? Vous semblez contrariée.

Elle me jette un regard noir.

– Non, non. Sûrement un truc qui ne passe pas.

Enrageant en silence, elle ne peut pas ajouter un mot. Et elle s'éloigne de moi aussi vite que possible au terme de notre conversation, m'abandonnant cette coupe de champagne dont je ne veux plus. Sans sa main, elle a perdu toute sa saveur.

***

Durant deux heures interminables, je continue à jouer la comédie parmi les convives, souriant, serrant les mains, répondant aux questions avec autant de naturel que possible. Même si je rêve en réalité d'être à l'autre bout du monde. Seul. Sous une yourte. Je me retiens d'ouvrir une fenêtre pour inspirer à pleins poumons.

Je ne suis pas très doué pour la vie en société, même si je me force pour faire plaisir à ma grand-mère. À aucun prix je

ne voudrais gâcher sa fête, moi qui l'aime par-dessus tout. De temps à autre, je jette de discrets coups d'œil vers mademoiselle Elligson. Je jurerais qu'elle m'observe aussi. Par intermittence, je devine ses pupilles vertes sur moi. Sans doute me garde-t-elle rancune de toutes nos petites escarmouches ? Après une longue discussion économique, je décide de m'échapper sur le balcon du vaste chalet.

Franchissant la baie vitrée, je me réfugie à l'autre bout de la terrasse pour profiter de la nuit. Les poumons remplis de l'air frais des montagnes, je garde la tête levée vers les étoiles. Elles sont énormes, ce soir. Si proches qu'elles me donnent envie de tendre la main. Quand soudain, une silhouette s'introduit à son tour sur le balcon.

Pour la solitude, j'oublie.

C'est alors que je reconnais Mary. Traîtreusement, mon cœur accélère pendant qu'elle s'accoude à la balustrade avec un frisson. Elle est sortie en simple robe, sans châle, sans rien. A-t-on idée d'être si inconsciente ? Elle va attraper la mort. Retirant ma veste, je sors de ma cachette et m'approche d'elle. Elle est si jolie, si pensive. Quand elle ne s'énerve pas, elle paraît presque… vulnérable. Troublé par cette nouvelle facette, je pose mon blazer sur ses épaules.

– Vous allez prendre froid par ce temps…

Surprise, elle pivote vers moi. Le vent souffle autour de nous, sifflant entre les branches des sapins qui poussent en masse autour du chalet. Et elle serre ma veste contre elle sans

me quitter des yeux.

– Vous essayez de vous faire pardonner ? demande-t-elle.
– Peut-être.
– Ah ! s'écrie-t-elle en pointant un doigt accusateur vers moi. Vous avouez votre crime ?
– Je n'ai pas volé ce coffret… mais je regrette de vous avoir fait enrager face à ma grand-mère. Il semblerait que vous réveilliez en moi… les pires instincts.

À nouveau, elle pique un fard, arborant la même couleur que son étonnante broche. Je la trouve craquante. Entière, drôle, déterminée. Avec ce petit air fragile que je ne m'explique pas et qui me donne follement envie de la connaître… et de la protéger. C'est la première fois que nous sommes l'un avec l'autre sans nous disputer. Du moins jusqu'à ce qu'elle me décoche un sourire malicieux :

– Je ne vous imaginais pas si direct pour un homme timide.

J'ouvre la bouche sous l'effet de l'étonnement. Dire que je pensais donner le change durant cette soirée ! Je ne suis pas aussi bon acteur que je le croyais. Je finis par sourire à mon tour, plus amusé que rancunier.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Est-ce ma grand-mère qui vous a raconté ces bêtises ?
– Non, pas du tout. Plutôt votre langage corporel.
– Seriez-vous mentaliste, mademoiselle Elligson ?
– Juste observatrice.

Un peu trop, peut-être…

– Je vous ai observé pendant que vous parliez à ce gros monsieur chauve.

J'éclate de rire, diverti par sa description très imagée. Cette fille n'a pas sa langue dans sa poche… ce qui ne manque pas de me séduire.

– Maître Goldstein, l'avocat de ma grand-mère.

– Quand il a posé la main sur votre épaule, vous êtes devenu raide comme un piquet. Et quand madame Ford a voulu prendre en photo les invités, vous vous êtes éclipsé dans une autre pièce.

– Je n'aime pas me faire tirer le portrait. Et pour être honnête, je ne suis pas un fanatique des fêtes de fin d'année.

J'appuie ma déclaration d'une petite grimace expressive. Et encore ! je reste modéré. J'aurais pu ajouter que les cadeaux me donnent de l'urticaire géante, à l'instar des cantiques, capables de me plonger dans le coma. Sauf que Mary ouvre des yeux gigantesques, telles deux soucoupes. Elle semble effarée.

– Vous voulez dire que vous n'aimez pas Noël ?

J'éclate de rire devant son expression scandalisée.

– Je vous aurais annoncé que je pose des bombes dans des écoles maternelles que vous ne me regarderiez pas autrement.

– Non, non… Mais tout le monde aime Noël !

– Tout le monde sauf moi.

– Vous n'aimez pas recevoir de cadeaux ? Décorer votre maison ? Être entouré des gens que vous aimez ?

Accoudé près d'elle sur la rambarde, je la regarde avec intensité, le visage tourné vers son délicat profil. J'ai l'impression de la voir pour la première fois, comme si elle se mettait à nu et déposait les armes, la cuirasse. Sa voix s'éteint sur les derniers mots et je devine l'importance de sa famille pour elle. Tout comme la faille qu'elle essaie désespérément de cacher. Elle porte en elle une blessure, encore ouverte.

Et je m'y connais…

Nos bras se frôlent tandis que je me rapproche d'elle imperceptiblement, le cœur battant. C'est comme si l'air se raréfiait autour de nous – la faute au manque d'oxygène dans les montagnes. Ou à cette étincelle entre nous. La sent-elle aussi ? Après un long silence, je finis par me racler la gorge.

– Je n'aime pas les grandes réunions de famille. Je les trouve hypocrites. Les gens se rassemblent une fois par an, simulent la parfaite entente et promettent de se voir toute l'année… mais en fin de compte, ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux.

Je me tais, pensif. Puis malgré moi, j'ajoute :

– On ne peut compter que sur soi.

Elle paraît interloquée. Et elle me regarde avec des yeux si

inquiets, si tristes, que j'en éprouve un certain malaise.

– Vous avez une vision du monde bien pessimiste. Moi, je crois que cette période de l'année sert à se rapprocher, à se souvenir des choses et des êtres qui comptent vraiment… parce qu'ils peuvent disparaître n'importe quand.

Nos regards se croisent au moment où nous avons tous les deux perdu nos masques. Il n'y a plus qu'elle et moi, à nu. La vraie Mary, le vrai Harrison. Celui qui n'apparaît devant personne, en dehors de Serena. Bizarrement, je ne me sens pourtant pas mal, je n'ai pas envie de fuir. Au contraire, je n'ai pas éprouvé une telle sensation de liberté, de vérité, depuis des années. Et peut-être est-ce ce qui me fait peur, comme si je me trouvais soudain au bord d'un précipice...

– Nous ferions peut-être mieux de rentrer… dis-je d'une voix rauque.

Mary hoche la tête, lovée dans ma veste.

– Oui. Je commence à avoir froid.

Et moi, à avoir peur. D'elle. De moi, surtout. De ce qu'elle éveille en moi, de ce qu'elle m'inspire. De tout ce qui pourrait arriver si nous restions encore une minute de plus en tête à tête sur ce balcon. Je la reconduis à l'intérieur, secoué. Pourquoi ai-je soudain la certitude qu'elle est la seule personne au monde à me comprendre ?

***

Au moment où nous franchissons la porte vitrée, nos corps se frôlent dangereusement. Comme d'habitude, nous voulons la même chose, au même instant… si bien que nos poitrines se collent, nous bloquant au seuil du salon. Il fait nettement moins froid tout à coup.

L'hiver ? Quel hiver ?

Je la laisse passer la première, troublé par son contact – non sans noter au passage la légère roseur sur son visage. Quand soudain, une voix de stentor tonne de l'autre côté du salon :

– Et le bisou, alors ?

Je n'ai même pas besoin de lever la tête pour savoir qui s'approche. Oncle Barry. Le frère de ma défunte mère. Même si je préférerais nier tout lien de parenté avec lui alors qu'il titube, l'œil égrillard et l'air carrément éméché. Il a abusé de l'alcool, à en croire le verre qu'il brandit à bout de bras en faisant de grands moulinets. Pris à témoin, les invités les plus proches se tournent spontanément vers nous.

– Eh bien, les enfants ! Vous avez oublié la tradition ?

De quoi parle-t-il ? Connaissant ce joyeux luron, toujours très expansif, je redoute le pire. Trois ans plus tôt, j'avais dû fuir une soirée avant qu'il n'improvise une danse country en essayant d'entraîner toute la famille. À présent, la plupart des convives nous observent mi-amusés, mi-étonnés alors que l'énergumène pointe un doigt au-dessus de nos têtes. C'est

alors que je l'aperçois. La boule de gui. Suspendue au plafond.

Il ne manquait plus que ça.

– Oncle Barry… je gronde, les mâchoires serrées.
– Allez, Harrison ! Tu ne vas pas jouer les rabat-joie !

À côté de moi, Mary ne semble plus savoir où se mettre, ce qui redouble ma colère. Gênée, elle se tortille en cherchant des yeux une échappatoire. L'oncle Barry commence à taper dans ses mains, entraînant avec lui la foule des invités. Et bientôt, c'est toute la salle qui scande en chœur :

– Un bisou ! Un bisou ! Un bisou !

Mary et moi nous faisons face avec consternation – et un pouls bien trop rapide pour moi. Aucun moyen d'échapper à ce gage idiot. Je tente de m'excuser d'un regard pour le comportement de mon oncle, trop imbibé pour percevoir notre embarras croissant. Et mon impatience. Car j'ai l'impression que ma température grimpe de plusieurs degrés tout près d'elle. Enveloppant la taille de Mary d'un bras, je l'attire contre mon torse et la sens frissonner sous mes doigts alors qu'elle lève des yeux de biche vers moi. Il y a toujours cette tension entre nous. Une tension très différente de nos habituelles disputes. Une tension… électrique.

Lentement, je me penche vers elle jusqu'à effleurer ses lèvres. Mon cœur bat à mes tempes. C'est parfaitement stupide. Ce n'est qu'un jeu, un défi. À la seconde où nos bouches se touchent, des applaudissements retentissent, bon

enfant. Des « Ah ! » et « Oh ! » ravis et amusés fusent avant que la plupart des spectateurs ne reprennent leurs activités – et leur sacro-sainte coupe de champagne. Sauf que… je ne peux pas me détacher d'elle. Sa bouche pulpeuse caresse la mienne, douce comme la soie. Et je prolonge notre baiser, poussé par un désir impérieux.

À ma grande surprise, Mary croise les mains derrière ma nuque, réceptive, sur la même longueur d'onde. Comme si nos deux corps se connaissaient depuis toujours, se réclamaient. Encouragé, je ne recule pas et… je perds le contrôle. De la situation. De notre étreinte. De moi. Avec autorité, je glisse ma langue dans sa bouche, découvrant son goût, sa tiédeur, sa fougue aussi. Car elle répond dans l'instant à mon audace avec une passion brûlante. La caresse de nos longues éveille en moi un feu d'artifices de sensations.

Ce n'est plus un jeu.

Ça ne l'a jamais été.

Nos bouches s'affrontent avec délice dans le silence retentissant de la salle. Plus personne ne parle, ne bouge, n'émet le moindre son. Coupés du monde, emportés par notre élan, Mary et moi n'y prêtons guère attention. Nous sommes soudés l'un à l'autre par ce baiser qui n'en finit pas, d'abord doux, puis de plus en plus ardent, emporté, incontrôlable. Son corps se tend contre mes muscles durs et je devine ses courbes à travers le tissu de sa robe. Mon désir monte d'un cran. Plus rien n'existe en dehors d'elle, de cette bouche qui dévore la mienne, de mes bras qui l'étreignent, possessifs,

pressants.

Sauf que…

Sauf que nous ne sommes pas seuls.

Et ce sont toutes les paires d'yeux braqués sur nous, tous ces souffles suspendus qui nous rappellent à la réalité. Écrasés par le silence, nous nous détachons soudain l'un de l'autre avec brusquerie. La coupure est violente après un tel embrasement. Brutalement, j'ai l'impression d'être arraché à elle… et je deviens livide, soudain conscient de notre dérapage. Qu'avons-nous fait ? Les convives ne me laissent guère le temps de la réflexion. Une seconde plus tard, c'est l'ovation. Très amusé, notre public se fend d'une nouvelle salve d'applaudissements.

– Bravo !
– Bien joué !

Rien de très élégant. J'essaie de capter le regard de Mary, mais elle me fuit délibérément, le visage en feu. Quand soudain, je remarque son visage tourné vers un point précis : Serena. Ma grand-mère se tient près du sapin de Noël et nous observe. Elle hoche doucement la tête, comme si elle avait compris quelque chose.

Tant mieux. Car moi, je suis perdu. Et je sens que ça ne fait que commencer…

Egalement disponible :

Noël, mon milliardaire et moi

Noël, un milliardaire… que demander de plus ?

Milliardaire au passé douloureux, Harrison Cooper déteste les fêtes. Il se rend pourtant dans le Montana pour retrouver sa famille. Mary Elligson est son opposée, étudiante vive et enjouée, elle est une amoureuse inconditionnelle de Noël. Entre eux, tout commence mal : jetant leur dévolu sur le même cadeau, Mary et Harrison se disputent au moment où ils font connaissance. Ils aimeraient tous les deux ne plus jamais se revoir ! Mais la magie de Noël peut faire des miracles, et voilà que leurs chemins se croisent à nouveau ! Invités à la même soirée, coincés sous une branche de gui, ils ne pouvaient imaginer pire situation… Et pourtant, de hasards en surprises, ils ne vont cesser de se rapprocher… Mais pourront-ils se supporter ?

Egalement disponible :

Protège-moi… de toi

Célèbre actrice abonnée au succès et au sommet du box-office, Liz Hamilton est une jeune femme de 22 ans, insouciante et légère. Sa vie se résume à une succession de tournages, de soirées, d'interviews – et d'amis pas toujours sincères. Jusqu'au jour où elle reçoit les lettres d'un détraqué. Des missives inquiétantes, violentes, sinistres. Habituée à évoluer dans un monde de paillettes et de faux-semblants, elle n'y accorde guère d'importance… avant que son agent n'engage un garde du corps.
Et pas n'importe lequel !

Retrouvez
toutes les séries
des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

http://editions-addictives.com